

Sous la direction de
Jean-François Dortier
et **Louisa Yousfi**



Edgar Morin

L'aventure d'une pensée

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Crédit couverture : ©MARKA/Alamy Stock Photo.

P. 79 © Éditions Grasset Fasquelle, 1962 pour la première édition et éditions de l'Aube, 2017 pour la présente édition.

Retrouvez nos ouvrages sur

www.scienceshumaines.com

www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion et Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2020

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361065881

EDGAR MORIN

L'aventure d'une pensée

Sous la direction de
Jean-François Dortier et Louisa Yousfi

La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines

Une collection créée par Véronique Bedin



Introduction

EDGAR MORIN L'AVENTURE D'UNE PENSÉE

« Depuis et toujours, je reviens avec obstination sur les problèmes généraux échappant aux successives ébauches de spécialisation comme autant d'asphyxies (...). La dispersion n'est-ce la maladie de mon polycentrisme qui se réaliserait sainement dans l'encyclopédisme? » Ainsi, en 1962, Edgar Morin décrivait-il dans *Le Vif du sujet* le processus autodidacte de sa pensée qui se reconnaîtra autant par son ampleur que par sa marginalité. Car d'Edgar Morin, tout le monde connaît le nom, le visage, les engagements parfois mais qu'en est-il de l'œuvre? Longtemps méconnus, voire ignorés en France, les écrits d'Edgar Morin n'ont cessé pourtant d'être plébiscités à l'étranger, comblés d'honneurs en Amérique latine, en Afrique, en Asie. Docteur *honoris causa* de plus de quatorze universités dans le monde, ni philosophe, ni sociologue, ni anthropologue, Edgar Morin est tout cela en même temps. Il est un penseur omnivore, passionné par tous les savoirs humains, toutes les disciplines, voulant les réconcilier dans un grand tout complexe, fuyant la pensée traditionnelle compartimentée qui mutile et cloisonne la pensée quand celle-ci se voudrait libre, itinérante, aventurière. Quête, réflexion, recherches, la pensée d'Edgar Morin est surtout un grand récit. Celui de l'histoire de la connaissance, de l'aventure d'une pensée. Faisant dialoguer

tous les pans du savoir humain, des sciences naturelles aux sciences humaines en passant par la sociologie, l'anthropologie et la philosophie, elle défie toute tentative de classification. Définitivement insaisissable, vertigineuse même, tant on ne peut en apercevoir le fond.

C'est ce vertige, au potentiel dissuasif qui ferait craindre une lecture trop ardue, que nous avons voulu surmonter et faire surmonter aux lecteurs. Aussi, ce livre se propose-t-il comme une porte d'entrée fidèle vers une pensée aussi riche qu'intimidante. Il tend aussi à souligner, derrière l'apparente dispersion du touche-à-tout, la cohérence d'une pensée qui germe, naît et grandit tout au long d'un siècle jalonné de soubresauts historiques, de découvertes scientifiques, de guerres et de crises vécus à travers l'esprit réflexif et exigeant d'un penseur planétaire.

Jean-François Dortier & Louisa Yousfi

ITINÉRAIRE

- Une pensée hors norme
- Chronologie
- L'abîme ou la métamorphose
- L'histoire a conquis l'Univers. Textes choisis

UNE PENSÉE HORS NORME

L'œuvre d'Edgar Morin est volumineuse, protéiforme et, vue de loin, ressemble à celle d'un touche-à-tout glouton. Il a d'abord ouvert de nombreux chantiers en anthropologie (avec un essai sur la mort), puis en sociologie (étudiant la culture de masse, la jeunesse, et élaborant une sociologie du présent), avant de se consacrer à son grand projet anthropo-bio-philosophique : la théorie de la complexité. Il a également étudié le cinéma, les rumeurs, les transformations de la société française, la nature de l'URSS, la vie des idées, avant de se transformer en une sorte de prophète prônant une nouvelle « politique de civilisation ».

Mais derrière cet apparent éclectisme se révèle une unité profonde. Morin a d'ailleurs sans doute fait une erreur de marketing en baptisant sa méthode de pensée « complexité ». Le terme de « simplexité » aurait mieux convenu. Car il y a dans son approche de l'être humain – composé de forces diverses qui s'assemblent et se confrontent – à la fois le sens de la complexité et celui de l'unité profonde.

La vie et la mort : une dialogique

Cette unité qui réunit en un tout les diverses composantes de l'être humain (biologique, anthropologie, psychologique et historique) apparaît dès son premier livre. *L'Homme et la Mort* est publié en 1951 par un jeune homme de 30 ans qui a été profondément traumatisé par la mort de sa mère lorsqu'il avait 10 ans. On y trouve déjà une idée germinale qui va alimenter l'ensemble de son œuvre, celle de la coexistence

contradictoire des contraires : la vie et la mort, la création et la destruction, l'ordre et le désordre, le réel et l'imaginaire, unis et s'opposant en un processus unique qu'il nomme « dialogique¹ ».

L'Homme et la Mort part d'un paradoxe : l'homme partage avec tous les êtres vivants le fait d'être mortel. Et la vie et la mort sont indissolublement liées : les animaux ne peuvent vivre qu'en volant la vie des plantes ou des animaux dont ils se nourrissent. La mort s'attaque à la vie, mais « la vie se nourrit de mort ».

Parmi les êtres vivants, les humains prennent conscience de leur mort. Mais aussitôt, cette conscience de la mort est refoulée : la volonté biologique de survie se traduit sur le plan imaginaire par un désir d'immortalité. Depuis l'aube de l'humanité, les hommes ont déployé tout un arsenal de mythes et de croyances destinés à nier leur propre mort. Ces croyances ont pris historiquement plusieurs formes : celle de la réincarnation, celle de la survie du mort dans l'au-delà (dans les religions archaïques), celle de la Résurrection (dans le christianisme), celle du Nirvana (dans l'hindouisme) qui est une forme de fusion cosmique « au-delà de la vie et de la mort ». De tout temps et partout, l'être humain refuse sa condition de mortel. Son esprit s'oppose à sa nature biologique. « Il fait l'ange, mais son corps fait la bête, qui pourrit et se désagrège comme celui d'une bête », écrit Morin dans *L'Homme et la Mort*.

Les mythes relatifs à la mort ont donc une double nature. Ils sont à la fois prise de conscience d'une mort qui fait peur, angoisse, épouvante, et refus d'admettre cette réalité. Cette révolte contre sa condition d'animal mortel dénote une « inadaptation de l'homme à la nature, et une inadaptation de l'individu humain à sa propre espèce ».

1- Dont on a découvert bien plus tard qu'elle était d'ailleurs inscrite au cœur du processus vital (sous le nom d'apoptose, ou mort programmée des cellules).

Cette nature paradoxale de la pensée humaine – à la fois réaliste et mystificatrice, lucide et fabulatrice – est l'un des points clés de la conception de l'imaginaire développée par Morin. On la retrouve notamment dans ses études ultérieures sur le cinéma.

Le cinéma ou le réel transfiguré

En 1950, grâce à l'appui du sociologue Georges Friedmann, Morin entre au CNRS. Il vient alors de rompre avec le Parti communiste français dont il était un intellectuel patenté. Au sein du CNRS, il choisit comme thème de recherche la « culture de masse », et plus particulièrement le cinéma. Il faut dire que, pour Morin, le septième art est autant une passion personnelle qu'un objet de recherche. Cinéophile, amateur de films noirs américains autant que ceux de la « nouvelle vague », Morin s'essayera même à l'écriture de scénario. En 1960, il réalisera un film de « cinéma-vérité » avec Jean Rouch, *Chronique d'un été*.

Le Cinéma ou l'Homme imaginaire, publié en 1956, indique, dès le titre, dans quel esprit Morin aborde son sujet. Il ne s'agit pas uniquement d'analyser une industrie culturelle ou de se livrer à des enquêtes sur la fréquentation des salles. Certes, le cinéma est une invention technique devenue une institution et une industrie. Mais on ne peut comprendre l'attrait pour cette « machine à rêves » en restant borné au niveau économique ou sociologique. Il faut intégrer ces dimensions dans une approche anthropologique si l'on veut comprendre la fascination qu'il exerce.

Car le cinéma est révélateur d'une dimension essentielle de l'existence humaine, une existence qui se joue sur deux faces indissociables, comme les deux faces d'une médaille : le réel et l'imaginaire, le quotidien et le fantastique, le vrai et l'illusoire. « Le réel est baigné, côtoyé, traversé, emporté par l'irréel. L'irréel est moulé, déterminé, rationalisé, intériorisé

par le réel », écrit ainsi Morin dans *Le Cinéma ou l'Homme imaginaire*.

Le cinéma révèle la dimension imaginaire de l'homme. Mais l'imaginaire ne doit pas être entendu selon Morin, comme simple fiction, évasion, fuite dans un monde irréel. Reprenant une idée évoquée dans *L'Homme et la Mort*, le sociologue soutient que l'univers cinématographique possède une double nature. Producteur de rêve, il est aussi une façon unique de voir la réalité, de scruter le monde, d'appréhender des réalités qui nous échapperaient autrement. Lorsqu'il regarde un film, le spectateur s'évade de sa réalité quotidienne mais découvre en même temps une autre « réalité-fiction ». Le cinéma nous aide à éprouver certaines émotions. Ainsi, Charlie Chaplin, avec son personnage de Charlot, aide à « comprendre », par empathie, la situation du vagabond (dans *The Kid*, 1921) ou du travailleur à la chaîne (dans *Les Temps modernes*, 1936), des personnages que le spectateur croise quotidiennement dans l'indifférence. Le paradoxe du cinéma est d'être une fiction qui nous rend proches des êtres et des situations humaines. Le cinéma est à la fois un « miroir anthropologique » et une « archive d'âme ». Cette plongée dans le réel-irréel est rendue possible par un dispositif très particulier que seul le cinéma peut produire : une salle obscure, un écran qui envahit notre champ de vision, des images en mouvement, le son, des décors qui reconstituent des univers disparus, des plans de caméra qui s'arrêtent sur un regard, un sourire, des larmes...

Morin développera ses réflexions sur le cinéma dans *Les Stars*, en 1957, puis dans *L'Esprit du temps*, en 1962. Il y décrit le film comme un produit dialectique où se mêlent art et industrie, création et production standardisée.

Vies parallèles

En 1962, Morin a atteint la quarantaine. Il mène depuis quelques années plusieurs vies parallèles : celle de l'intellectuel

engagé, du sociologue, du responsable de revue (*Arguments*, puis *Communications*, fondée avec Roland Barthes), de l'homme de cinéma. Il mène de front toutes ces activités qui l'absorbent dans un tourbillon incessant. C'est alors qu'il tombe gravement malade au cours d'un voyage aux États-Unis. Hospitalisé d'urgence à New York, il est immobilisé pendant plusieurs semaines. Durant sa convalescence, alors qu'il reprend peu à peu ses forces et ses esprits, il en profite pour tenir un journal où il note ses réflexions sur la politique, l'amour, les petits événements de la vie. Mais ce journal est surtout l'amorce d'une réflexion plus fondamentale sur la nature humaine, l'anthropologie, les limites de la connaissance. Publié en 1963 sous le titre *Le Vif du sujet*, ce texte porte en gestation un projet intellectuel de grande ampleur, qui prendra corps dix ans plus tard avec *Le Paradigme perdu*, puis *La Méthode*.

Dans *L'Homme et la Mort*, puis dans *Le Cinéma ou l'Homme imaginaire* se trouvaient déjà présents quelques thèmes clés que l'on retrouvera plus tard dans *Le Paradigme perdu*, paru en 1973. À cette étape de sa vie, Morin a déjà amorcé un nouveau tournant dans son existence. Il a décidé de délaisser les recherches en sociologie, discipline dans laquelle il était pourtant devenu un auteur réputé, pour se concentrer sur son grand projet bio-anthropo-philosophique.

En 1972, il organise à l'abbaye de Royaumont un colloque pluridisciplinaire sur le thème de la nature humaine. Y sont présents quelques grands noms de la biologie, des neurosciences, de l'éthologie, de l'anthropologie, de la psychologie, reproduisant en miniature le bouillon de culture euphorique et créateur que Morin avait connu en Californie quelques années plus tôt². Dans la foulée, Morin rédige un essai, réalisé en quelques mois, « quasiment au fil de la plume, dans des

2- E. Morin, *Journal de Californie*, Seuil, 1970.

lieux extrêmement divers comme la maison des esclaves de Salvador de Bahia ou l'Argentario en Toscane³ ».

Retour vers le futur...

Le thème central de ce livre-manifeste est la nature multidimensionnelle, « bio-anthropo-sociologique », de l'humain. Cette multidimensionnalité exige l'articulation des savoirs disciplinaires. Car chaque discipline des sciences humaines n'aborde l'homme que sous l'une de ses dimensions. Ce faisant, elle le découpe, le mutile, et s'interdit donc de la comprendre vraiment. Dans *Le Paradigme perdu*, Morin jette ainsi les bases de ce qui va devenir le thème majeur de son œuvre ultérieure : l'étude de la complexité humaine. Une vaste entreprise qui se poursuivra avec la monumentale série de *La Méthode*, initiée en 1977, puis *Science avec conscience*, en 1982, et *Introduction à la pensée complexe*, en 1990. Le projet fondamental vise à créer des outils mentaux indispensables pour appréhender l'irréductible complexité des affaires humaines : penser l'articulation entre le sujet et l'objet de la connaissance ; penser l'enchevêtrement des divers facteurs (biologique, économique, culturel, psychologique) qui se combinent dans tout phénomène humain ; penser les liens indissolubles entre ordre et désordre ; aborder les phénomènes humains en prenant en compte les interactions, les phénomènes d'émergence, d'auto-organisation ; penser l'événement dans ce qu'il a de créateur, de singulier, d'irréductible.

Quand Morin s'est lancé dans la colossale entreprise de *La Méthode*, certains de ses amis ont cherché à l'en dissuader (« Mais qu'est-ce que tu vas foutre là-dedans ? », le prévient alors son ami l'historien François Furet). En réalité, ce tournant théorique n'est pas une vraie bifurcation mais un retour aux sources. Quand on relit ses écrits des années 1960, on découvre rétrospectivement que l'esprit de la complexité est

3- E. Morin, *Mon Paris, ma mémoire*, Fayard, 2013.

déjà là, en germe, que ce soit dans *L'Esprit du temps*, en 1962, dans *Commune en France. La métamorphose de Plozévet*, en 1967, dans mai 1968. *La brèche*, en 1968, ou dans *La Rumeur d'Orléans*, en 1969.

Ses nombreux articles sur des sujets apparemment « mineurs » – la publicité, la chanson, la jeunesse et même l'astrologie – ont en commun de décrire l'irruption de la « modernité » dans la société française. Ces changements, le sociologue entend les saisir « à chaud », au moment même où ils se déroulent. Tel est l'objet de ce que Morin dénomme la « sociologie au présent ». Les articles qu'il publie les 6 et 7 juillet 1963 dans les colonnes du journal *Le Monde* illustrent bien cette approche. Ces deux articles désormais célèbres sont consacrés au phénomène « yé-yé ». Quelques jours auparavant, Europe 1, dans le cadre de son émission *Salut les copains*, avait organisé place de la Nation une énorme manifestation où se sont rassemblées plusieurs centaines de milliers de jeunes. Pour le sociologue, cet événement marque le surgissement sur la scène sociale d'une nouvelle classe d'âge, celle des *teen-agers* et que Morin baptise la « génération yé-yé ». La formule fera mouche : le yé-yé, qui ponctue les chansons de vedettes comme Johnny Hallyday, ou que l'on scande en dansant le twist, est la marque de reconnaissance du mouvement. Cette jeunesse yé-yé rompt avec le passé. Elle forme une génération bio-anthropo-sociologique qui s'étend entre l'enfance et l'âge adulte. Elle est porteuse des valeurs nouvelles d'insouciance, de liberté, de rage de vivre.

Lorsqu'il se livre à ses enquêtes, Morin adopte une méthodologie multidimensionnelle. Refusant d'observer un phénomène à partir d'une méthode unique (questionnaire fermé, sondage, étude de comportements), il estime que la bonne compréhension du phénomène suppose de croiser plusieurs types de données : quantitatives et qualitatives, analytiques et globales. La proximité et l'immersion

du chercheur sont nécessaires: c'est ce qu'il nomme la « méthode in vivo », pratiquée pour *La Rumeur d'Orléans*, ou *Commune en France. La métamorphose de Plozévet*.

Saisir le vif, appréhender le nouveau, comprendre « l'émergence » qui apparaît au croisement de forces et de facteurs multiples: voilà l'essence de la méthode sociologique de Morin. L'idée d'émergence sera d'ailleurs une idée-force de sa « méthode ».

Dans le prolongement de ses recherches sur le terrain, Morin s'est forgé peu à peu une vision du monde social bien à lui, qu'il va exposer dans des textes plus théoriques. Cette vision va à l'encontre des analyses en termes de structures, de fonctions, ou de systèmes intégrés qui dominent alors les sciences humaines, à travers le structuralisme ou le marxisme. À l'opposé, Morin conçoit le monde social comme une entité où travaillent en permanence des forces qui s'assemblent et s'opposent, où ordre et désordre se mêlent, où les actions individuelles, les événements sont à la fois produits et producteurs de la dynamique sociale, où les phénomènes d'émergence, d'auto-organisation, de bifurcations viennent parfois briser les régularités de l'ordre social. Morin énonce ainsi les principes directeurs de son analyse dans *Sociologie*, en 1984. Ceux-ci s'organisent autour de quelques notions clés: auto-organisation du social, principe de récursivité entre individu et société, dialogique, intégration de l'observateur dans l'observation. Mais que vaut une méthode si elle ne s'applique pas à des objets concrets? Pour ne pas en rester à un énoncé abstrait, Morin va mettre à l'épreuve cette démarche complexe dans *De la nature de l'URSS*, en 1985, puis dans *Penser l'Europe*, en 1987.

Une réforme de vie et une réforme de pensée

À partir des années 1990, Morin élargit son horizon: les problèmes de l'Europe ne peuvent être isolés du contexte

international dans lesquels ils se posent. Après l'effondrement du mur de Berlin et celui du système soviétique, on commence partout à parler de « mondialisation ». Dans *Terre-Patrie*, publié en 1993, Morin élargit son analyse à un horizon planétaire. Le penseur entame une nouvelle phase de sa vie intellectuelle, celle du prophète reprenant et développant des idées amorcées dès 1965 dans son *Introduction à une politique de l'homme*.

Dans *Terre-Patrie* puis, plus de deux décennies plus tard, dans *La Voie*, Morin revient à des thèmes qui lui sont chers. Pour lui, l'humanité est entrée depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale dans un « âge de fer planétaire ». Le premier âge de fer fut un âge de barbarie, marqué par l'invention de nouvelles armes et de conflits sanglants entre petits royaumes pour s'assurer la suprématie sur leurs rivaux. De ces luttes barbares avait pourtant surgi la civilisation. Aujourd'hui, l'histoire rejoue ce scénario à une nouvelle échelle, celle de la planète. La mondialisation a jeté les bases d'une humanité nouvelle mais qui attend encore d'être enfantée.

Cet âge de fer planétaire s'accompagne d'une autre idée chère à Morin, celle de la « préhistoire de l'esprit humain ». Le surdéveloppement des connaissances techniques et des savoirs spécialisés va de pair avec un sous-développement des savoirs fondamentaux sur la nature humaine et celle des sociétés. Le développement économique va de pair avec un sous-développement humain. D'où un appel à une réforme de vie et à une réforme de pensée.

Arrivé à ce stade, le vieil homme a alors quitté la peau du sociologue, du philosophe pour devenir le prophète d'une humanité nouvelle. Mais cette métamorphose du penseur en vieux sage n'est qu'un retour aux sources, faisant écho à l'engagement du jeune homme qui rêvait déjà de comprendre le monde et de le changer.

Au fil du temps, Morin a donc mené plusieurs vies : celle de sociologue, d'intellectuel, d'anthropologue, de spécialiste de cinéma, d'essayiste, de directeur de revues, avant de revêtir la tenue du philosophe puis celle du prophète...

Les sciences vivent aujourd'hui au temps des chercheurs spécialistes. Cette hyperspécialisation des domaines a conduit à une formidable explosion des connaissances, pulvérisées en une myriade de savoirs spécialisés. Morin a voulu revenir à ce qui est à la fois la source et la finalité des sciences humaines : penser la nature humaine et celle des sociétés. Cette ambition intellectuelle exigeait une curiosité qui l'a paradoxalement isolé, marginalisé de la recherche spécialisée. Cela a fait de lui un penseur hors norme, difficile à comprendre et à intégrer dans le champ des sciences actuelles.

Les sciences vivent aujourd'hui au temps des chercheurs. Et les penseurs ont quasiment disparu. Morin est peut-être le dernier. Le dernier des penseurs... ou peut-être le premier d'une ère nouvelle ?

Jean-François Dortier

Le Paradigme perdu (1973)

Le Paradigme perdu, rédigé au début des années 1970, se présente comme une étude sur la nature humaine. Cette nature humaine n'est pas strictement culturelle, comme le soutient toute la tradition des sciences sociales, qui a voulu réduire l'humain à un « être de culture » coupé de ses racines biologiques. Inversement, l'humain ne peut être enfermé dans sa dimension biologique, comme le prétendent ceux qui voudraient rapporter toutes les conduites humaines à des comportements innés, hérités du monde animal. Pour autant, l'idée d'un simple mélange entre nature et culture serait trop pauvre et générale. « Il faut cesser de disjoindre nature et culture: la clé de la culture est dans notre nature et la clé de notre nature est dans la culture », affirme ainsi Edgar Morin.

S'appuyant sur de nombreuses recherches sur la préhistoire, en anthropologie, en éthologie, il décrit le mouvement d'hominisation comme un processus complexe où s'articulent nature et culture: une nature humaine particulière imposant à l'homme de s'ouvrir à la culture, et une culture intégrant des caractères dus à ses fondements biologiques.

Un autre thème abordé dans l'ouvrage est celui de la double nature « *demens-sapiens* » de l'humain. Le développement du cerveau et des aptitudes cognitives ont fait de l'homme un être doué d'intelligence, de raison, et de capacités d'apprentissage et d'imagination inédites dans le monde vivant. Mais ce sont ces mêmes aptitudes à penser, à imaginer qui le conduisent aussi à une certaine folie. Car *Homo sapiens* est aussi *Homo demens*, producteur de rêves, d'illusions, de fantasmes, d'utopies. C'est le même dispositif mental qui lui fait produire des connaissances scientifiques et des délires conceptuels. Morin refuse de dissocier l'homme rationnel du fou et du rêveur.

Une autre idée-force du *Paradigme perdu* est celle de la nécessaire articulation entre individu et société. La tradition sociologique se divise en deux camps: le holisme qui affirme que l'individu est produit par la culture, la société, et l'individualisme qui affirme au contraire que la société est une somme d'actions individuelles. Morin, lui, cherche à dépasser cette dichotomie individu/société. L'individu est produit par la société et produit la société.

J.-F. D.